

Jean-Pierre Perreault ou l'héritage spirituel d'un danseur

Guylaine Massoutre

Numéro 106 (1), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

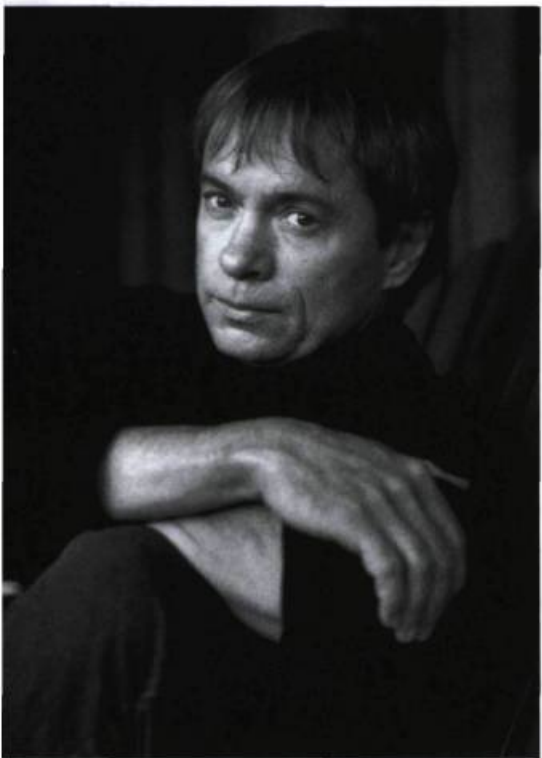
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2003). Jean-Pierre Perreault ou l'héritage spirituel d'un danseur. *Jeu*, (106), 8–12.

Hommage

Jean-Pierre Perreault ou l'héritage spirituel d'un danseur



Quel passage as-tu éclairé
vers ailleurs, et vers quel ailleurs
pareil au nulle part ?

Qu'est-il advenu de l'ombre
et de la lumière
qu'à mesure nos pas effritaient ?

Hélène Dorion, *Pierres invisibles*

Aujourd'hui qu'il est disparu, il nous laisse, tangible dans le paysage culturel québécois, un lieu à son nom : l'Espace Jean-Pierre Perreault. Nul endroit n'est plus symbolique à la fois d'une tradition et du changement des temps. C'est dans une église, dans ce Montréal aux cent clochers, aujourd'hui bien désertés du culte, que s'est installé le premier temple de la danse. Il porte le nom d'un créateur, chorégraphe et danseur. Celui-ci avait fait d'une église un nouveau lieu de rendez-vous, son dernier espace de création, son testament ; il le voulait ouvert à la danse et à l'architecture, un lieu d'accueil et d'exploration.

Ce fut d'abord l'église anglicane Saint-Thomas, construite au début du siècle grâce au financement de Thomas Molson.

Aujourd'hui, le nom du lieu s'attache à la signature d'une œuvre. « C'est un regard qu'on pose, c'est un choix qu'on fait », expliquait Jean-Pierre Perreault à Michèle Febvre¹, comme si tout acte de création naissait dans une certaine qualité du détachement.

Dans les années de guerre, les Compagnons de saint Laurent du père Legault prenaient déjà possession de ce bâtiment. Vocation confirmée, le théâtre et la création



Jean-Pierre Perreault
(1947-2002). Photo :
Michael Slobodian.

1. Jean-Pierre Perreault. *Regard pluriel*, Montréal, Les heures bleues, 2001, 143 p.

repère dans un monde de fragilité et d'embûches. La blessure de son décès dans la chair vive d'une discipline se refermera, à condition que la force de sa vision engendre, parmi ses interprètes, un savoir conscient de ce qui a été acquis grâce à lui dans le corps. Certains auraient voulu s'accrocher à lui, déjà plombé par la maladie; mais il préférerait le retrait, le silence, la distance, ayant franchi tous les empêchements d'une société, d'une famille, des conventions et des préjugés. Si l'on dit qu'il a achevé son œuvre dans un mausolée, c'est que ses collaborateurs et interprètes connaissaient sa complexité, tout entière tendue à s'incarner dans l'œuvre lorsqu'il chorégraphiait.

Il n'avait pas encore un lieu à lui qu'émanait, de ses pièces, un sens exceptionnel de la communauté. Quelle œuvre, sinon *Joe* (1983), pouvait occuper les heures de grande diffusion, en 1996, à la télévision de Radio-Canada? Il avait commencé à danser en 1967, au Groupe de la Place Royale que dirigeait Jeanne Renaud, et à enseigner en 1980, à l'Université du Québec à Montréal, où il était devenu professeur (de 1984 à 1992). Il a finalement signé une quarantaine de chorégraphies et il laisse aussi une œuvre picturale, difficile à isoler de la danse. Ses paysages urbains en étaient le reflet. Mais plus encore qu'aux grandes fresques, il s'intéressait aux détails. Il voyait, chez un interprète, lorsqu'il le faisait danser en studio, un trait particulier de la silhouette, une expression intéressante du visage, une envolée personnelle dans l'émotion qui seyait à sa passion de danser. Que pensait un interprète dansant Perreault? *Mystère*. Le chorégraphe ne lui donnait aucune direction intérieure, le laissant libre d'inventer une histoire à cette âme. Il dirigeait la technique et lui donnait une échelle, une couleur, un langage Perreault.

S'il provoquait la débauche des énergies, c'était pour les canaliser, les investir dans les relations entrevues dans le studio, lorsque les corps composaient d'aventure avec les lignes qu'il avait tracées sur une feuille, au moment d'imaginer un décor, une scénographie. Il déplaçait alors ses danseurs selon toutes les combinaisons rythmées dans cet espace. De son œil de chorégraphe volontaire, il voyait ce faisant, à travers son propre corps, les couples instantanés, les trios harmonieux, les

Nuit (1986) de Jean-Pierre Perreault. Sur la photo: Tom Stroud, Sylvain Énard, Pierre-Paul Savoie, Marie-Andrée Gougeon, Sylviane Martineau et Annie Dréau. Photo: Robert Etcheverry.





Joe (1983) de Jean-Pierre
Perreault. Photo : Michael
Slobodian.

jet qu'a la culture de durer est relancé comme l'espoir d'y parvenir. Puisse la danse québécoise contemporaine continuer de s'y inscrire.

On devra aujourd'hui savoir ce qu'il y a d'histoire, sous cette épigraphe, Espace Jean-Pierre Perreault, un lieu de transmission où, dans l'ancien presbytère, loge sa Fondation, née en 1984. Jean-Pierre Perreault devra continuer à y vivre, plus qu'un personnage, même s'il laisse aussi de lui l'image de tous ces êtres vifs et sombres auxquels il a donné une maison. Il faudra désormais confronter sa propre mémoire et l'espace dramatique Perreault pour retrouver la puissance métaphorique qu'il donnait à toute déambulation, à tout découpage, aux dimensions des cadres et des obstacles, comme à l'ampleur des mouvements.

Est-il vain de rappeler ici que c'est avec une conscience accrue du temps qui s'écoule qu'il dirigea les dernières pièces du 2022, rue Sherbrooke ? La danse, un des arts les plus éphémères, les plus indicibles, les plus légers, y a eu plus de poids que les pierres. Ici, rien pour l'esbroufe – souvenons-nous de ses toiles, de ses noirs, de ses costumes, de sa recherche grandissante de lumière et d'essentialité –, tout pour son art – un état intermédiaire entre la félicité des transferts aux interprètes et la souffrance de l'impermanence du temps –, tout pour l'intensité des corps réunis pour communier dans le spectacle. N'avait-il pas imaginé, dans son installation pour *les Éphémères* (1997), puis pour *les Ombres* (2001), de placer le visiteur dans une loge, seul à seul avec la danse, où le rapport le plus intime, contenu en soi contemplant la danse, pourrait mieux encore émerger ?

On dit que la danse contemporaine québécoise a jailli de rien. Si cet art s'illustre parmi les bijoux de la culture québécoise, c'est parce qu'un créateur tel que Jean-Pierre Perreault y a laissé plus qu'un nom, plus que de jolies images, plus que des traces : un allant exceptionnel, une vie réalisée, une volonté capable d'affecter d'autres artistes et de mobiliser des énergies pour lui, autour de lui. Il incarnait un



L'Exil-l'Oubli de Jean-Pierre Perreault. Photo: Robert Etcheverry.

groupes compatibles. Il possédait ainsi un art proprement musical des microruptures, des syncopes, des répétitions dans la composition.

On a pu penser que ses personnages anonymes et monochromes étaient des marionnettes disparates, mal fagotées, entravées de bottines lourdes, de costumes empruntés, trop larges ou trop ajustés. Qu'il portait à travers eux un jugement grave sur la société. Pourtant, Perreault n'aimait pas les caricatures. Critique de notre monde marchand et « désâmé », il cherchait une tendresse, une délicatesse sur fond noir, un élan de chair sur couche mate et dure, une personne d'attaque sur un monde froid. Si sa direction était catégorique, c'est qu'il ne doutait pas de son jugement ni de son propos. Il commandait l'énergie dans le geste, il poussait l'art corporel du rythme et de l'expression jusqu'à ce que la matière dansée ait trouvé sa nécessité.

C'était un talent unique, cette sensibilité à l'équilibre actif, cette connaissance de l'élan comprimé, cette lancée contenue et pourtant lâchée dans une continuité de transferts et d'échanges. Jamais il n'élançait les lignes vers l'horizon, vers l'au-delà de l'idéal ; au contraire, il prenait soin de ramener toujours la danse, si friande d'épuration des formes et de négation des volumes et du poids, vers l'action digne de s'autourrir, de féconder son entourage et de rejoindre son public. Il donnait le meilleur de son monde à un groupe précis de danseurs solidaires et égaux.

Du côté du spectateur, la même exigence de liberté a régné. Que de souvenirs et

d'images privées, personnelles, intimes il a laissé monter, que chacun a gardé en son for intérieur, incertain à savoir si c'était la danse ou si c'était soi qui portait tant de mémoire et d'histoire !... Ce spectateur savait bien discerner l'urgence de l'interprète, celle que Perreault lui avait prêtée, le temps d'un spectacle et d'une pièce, pour que chacun lui trouve un air connu de son passé. Sans un mot, il y avait inscrit des amours, des départs, des rencontres, des pertes, des déplacements, des entreprises, des pensées critiques. Son public aimait les gestes concrets que ses chorégraphies semblaient nimbés de mélancolie, comme pour en retenir les figures, si précieuses dans leur matérialité, tandis que le mouvement se chargeait de déplacer les corps, de transformer les figures et de les soustraire finalement à leur libre vitalité.

Qu'on se souvienne. Il faisait résonner les pas, courir les fous, hanter les obsédés, lever les rêves ou des pensées douloureuses. Il s'adressait ainsi à l'univers. Mais il s'assurait surtout de placer la tendresse sur la scène, où nous, public, ne savions plus si quelqu'un, sur la scène étroite ou sur les sièges durs, respirait encore. De ses chorégraphies émanait quelque chose de brisé, pas assez pour que cela s'étouffe et meure, mais suffisamment retenu pour que son angoisse nous colle au corps, comme une ombre, une opacité bleue ou un gris hitchcockien. Il était impossible de ne pas savoir que le matériau et l'enjeu étaient humains.

Telle fut un peu de sa réalité, un pan de notre culture et des raisons de sa renommée. L'Espace Jean-Pierre Perreault est donc bien un symbole. Danser y a trouvé des conditions adéquates pour rassembler des artistes et leur public. Pour l'ouverture, en 2001, Perreault avait voulu montrer *l'Exil-l'Oubli*, avec ses interprètes Estelle Clareton, Bill Coleman, AnneBruce Falconer, David Kilburn, Sandra Lapierre, Laurence Lemieux, Lina Malenfant, Robert Meilleur, Blair Neufeld, Maya Ostrofsky, Sylvain Poirier, Ken Roy, Mark Shaub, Yves St-Pierre, Suzanne Trépanier, Sarah Williams. Il avait retrouvé son complice à la musique, depuis 1993, Bertrand Chénier, son éclairagiste, Louis-Pierre Trépanier, et sa répétitrice Marie-Andrée Gougeon. D'autres étaient aussi ses familiers, avaient créé pour lui. Pensons à Louise Bédard, Hélène Blackburn, Lucie Boissinot, Marc Boivin, Christine Charles, Danièle Desnoyers, Ginelle Chagnon, Sylvain Émard, Sylviane Martineau, Natalie Morin, Luc Ouellette, Daniel Soulières. Ces artistes ont, pour la plupart, travaillé de concert avec d'autres chorégraphes et artistes, tissant les liens étroits d'un milieu dont Jean-Pierre Perreault a été une figure majeure. Ainsi, il nourrissait à son tour la création québécoise, ici et à l'étranger: tous connaissaient ses gestes transformés en soudaines immobilités, ses chutes, ses martèlements et soudain ses tourbillons, son sens du démarrage et de la perfection.

Il est entré dans la haute sphère d'une expérience ultime pour initiés. Tous espèrent maintenant que son esprit continuera de rayonner, tel un acte véritablement libéré. Que l'Espace Jean-Pierre Perreault demeure la volonté d'un passeur d'imaginaire, d'intelligence, d'énergie et des sens.

GUYLAINE MASSOUTRE